

## La mama, la soupe et moi.

Il y a quelques années de cela, mes amis et moi nous participions à une fête d'associations dans un quartier de la ville d'Evry, en Essonne. Cette ville nouvelle, vieille d'à peine quarante ans, a déjà une histoire : beaucoup de ses premiers habitants l'ont quittée pour aller vivre dans des maisons individuelles. Ils ont été remplacés par des familles venues des quatre coins du monde. Elles habitent dans les différents quartiers de la ville : le *Champtier-du-Coq*, dont le nom rappelle la campagne qui a disparu de là, le *Bois-Sauvage*, *Les Pyramides*... Ces quartiers sont de véritables tours de Babel, on y parle cent langues. Et tous les jours de nouveaux venus débarquent... Cependant, on commence à sentir palpiter quelque chose comme une âme dans cette ville nouvelle...

La fête dont je vais parler avait lieu en juin. Pour le bonheur de tous, il faisait beau. Des stands avaient été dressés en plein air, autour d'une surface de gazon. Chaque association disposait du sien pour y présenter ses activités. On avait-là des Vietnamiens, des Sri-Lankais, des Algériens, des Congolais..., que sais-je ? J'allais oublier les Antillais et nous-mêmes, sans étiquette d'origine. Nous étions heureux du beau temps, heureux des couleurs de la fête, heureux d'être ensemble, de nous sentir fraternellement engagés dans une journée de rencontre.

Il avait été convenu que chaque association apporterait au moins une spécialité culinaire de son pays. Il fallait que chacune puisse faire découvrir ainsi un peu de sa culture. Comme on s'en doute, nous avons tous voulu nous montrer dignes de cette responsabilité. Vers midi, il devint de plus en plus difficile de tenir : les odeurs les plus alléchantes flottaient dans l'air, les comptoirs étaient chargés de plats pleins de bonnes choses : des gâteaux extraordinaires, des viandes, des brochettes, des plats de légumes parfumés, des fruits exotiques...

On ne se mit pas à table parce qu'on n'en avait pas prévues ; les convives, tous mélangés, tournaient de stand en stand ; ils se faisaient présenter les spécialités locales et servir puis ils allaient s'asseoir sur l'herbe pour manger, et ainsi de suite. Pendant une heure ou deux, on fit bombance ; on se léchait les babines, on se suçait les doigts ou on les essuyait avec simplicité sur le gazon... C'était la joie.

Cependant, au milieu de cette fête et du brouhaha, on ne pouvait pas manquer de s'apercevoir qu'un stand était resté vide depuis le matin. C'était celui des Haïtiens. Personne n'avait de nouvelles d'eux bien qu'ils se fussent inscrits sur la liste des participants à cette journée.

Vers trois heures de l'après-midi, les responsables de la Maison de quartier firent passer la nouvelle que les Haïtiens arrivaient. A cette heure, l'éclat des réjouissances avait baissé d'un cran ; le ventre plein, les joues brûlées par le soleil, les gens étaient assis ou allongés sur l'herbe, un peu partout, et les casseroles et les marmites gisaient, vides, dans les stands.

Voici que nos amis Haïtiens débouchèrent vers leur stand, soutenant à plusieurs un énorme chaudron noir, dans laquelle on aurait pu facilement cacher un mouton entier. Ils disposèrent des bols et des cuillères sur leur plateau, avec l'intention évidente de nous faire goûter leur spécialité. Un vent de consternation souffla sur la population de la fête. Comment avaler encore une bouchée de quoi que ce fût ? Certains faisaient semblant de ne rien remarquer, d'autres de faire la sieste... Une ou deux personnes charitables avaient engagé une conversation avec les Haïtiens. Là-dessus, les organisateurs vinrent rabrouer les réticents à voix basse : « Faites un effort, que diable ! il ne faut pas vexer les Haïtiens, allez goûter leur rata. » Un par un, des volontaires se levèrent et bientôt, la marmite haïtienne fut entourée d'une petite foule.

C'est que ça sentait bon, là-dedans ! Mais qu'était-ce donc ? Je m'approchai aussi de la marmite pour y jeter un coup d'œil. A la vue du contenu, et à l'odorat, une idée trouble se forma dans mon esprit. Il me semblait reconnaître cette tambouille, mais comment était-ce possible ? Pour en avoir le cœur net, je tendis mon bol à mon tour. A la première cuillerée que je mis en bouche, le doute s'effaça complètement : cette grosse soupe, c'était le bon vieux *potaje* de ma grand-mère. Bien sûr que ma vue et mon odorat disaient vrai ; je n'avais jamais connu que ça dans mon enfance : le *potaje* du petit peuple espagnol d'Oran, en Algérie.

Je devais éclaircir l'énigme : comment se faisait-il que je retrouvais le *potaje* de ma mémé dans la marmite haïtienne ?

Je m'adressai à la forte mama qui servait la soupe. Forte est peu dire : elle était imposante comme un roi d'Abomé !

- Dites-moi, Madame, comment appelez-vous cette soupe ?

Silence de la mama qui continuait de remplir les bols d'un geste auguste.

Je grattai de ma cuillère les parois du bol afin de ne pas y laisser une lichette de soupe.

- Alors, Madame, vous ne voulez pas me dire le nom de cette soupe ?

La mama me regardait en grimaçant comme ça. Bizarre. Pourquoi refusait-elle de me répondre ? J'insistai tant et si bien qu'elle finit par me lâcher, comme si elle était en colère :

- En Haïti, nous l'appelons « la soupe des maîtres ».

La « soupe des maîtres » ? C'est quoi ce nom ?

La mama n'avait plus personne à servir ; elle se tourna vers moi et là, elle me raconta l'histoire de cette soupe en Haïti.

- Autrefois, me dit-elle, au temps de l'esclavage, cette soupe était réservée aux maîtres ; les esclaves noirs n'avaient pas le droit d'en manger, c'est pourquoi ils l'appelaient « la soupe des maîtres ». Lorsque l'esclavage prit fin, après le soulèvement des Noirs, que firent les anciens esclaves devenus libres ? La première chose qu'ils firent fut de manger de cette soupe. On fait toujours cette soupe en Haïti et nous avons gardé jusqu'à aujourd'hui le nom que nos ancêtres lui avaient donné. Voilà.

Je réfléchis. Les premiers « maîtres », dans l'île d'Haïti, avaient été des Espagnols. Ces gens étaient venus trois ou quatre siècles avant dans les Caraïbes en y amenant leurs traditions ; bien sûr, ils mangeaient ce *potaje*, qui est un plat populaire répandu dans beaucoup de régions d'Espagne. La même chose s'était passée plus tard en Algérie. Lorsque ma grand-mère y était arrivée, venant d'Andalousie, vers la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, le *potaje* était venu avec elle. La « soupe des maîtres » d'Haïti et le *potaje* de ma mémé, tiens, c'était une seule et même soupe. L'histoire nous faisait un clin d'œil, à cette mama haïtienne et à moi : nous partagions, sans nous en douter, un même héritage culinaire.

Bernard Zimmermann